

Activité versus passivité: l'au-delà du principe de genre

Paul Verhaeghe

Il est connu que les premiers pas de Freud dans le domaine de l'hystérie tournent autour de la découverte du traumatisme et de la séduction par le père. Aussi, la question du sexe, c'est-à-dire le rapport homme-femme, est-elle, dès le début, au cœur du problème hystérique. Les réponses qu'il y apportera ne seront jamais tout à fait convaincantes. Il y a néanmoins une constante majeure dans ses élaborations successives. En effet, Freud maintiendra jusqu'au bout l'équivalence suivante: homme égale activité et femme, passivité. Bien entendu, Freud lui-même ne sera jamais entièrement satisfait de cette équivalence... ce qui, toutefois, ne l'empêchera pas de la reprendre jusqu'à la fin de ses travaux.

Notre thèse se laisse résumer en trois points:

1. L'opposition primaire est celle entre activité et passivité.
2. L'opposition homme-femme n'en est qu'une conséquence possible parmi d'autres, la plus importante étant celle entre le sujet et son propre corps.
3. C'est cette opposition primaire qui fait qu'«il n'y a pas de rapport sexuel».

Afin de démontrer cette thèse, nous suivrons d'abord les péripéties de Freud pour traiter, ensuite, du relais qu'a pris Lacan.

FREUD: NOYAU ORIGINAL DE L'INCONSCIENT ET PASSIVITÉ

Les *Etudes sur l'hystérie* nous introduisent immédiatement au cœur du problème. Là Freud donne une description pour le moins remarquable de ce qu'il appelle «l'ordonnance du matériel psychique chez l'hystérique»¹. Cette ordonnance tripartite tourne autour d'un

noyau central: l'acmé du traumatisme, et donc la cible que vise la méthode hypnocathartique. Hélas, la caractéristique essentielle de ce noyau central consiste en ceci qu'il ne peut pas être articulé, coulé en paroles, car le refoulement est tel que les mots y font à jamais défaut (Freud, 1895d, GW I, p. 291-294). A l'origine de l'hystérie, Freud découvre une manifestation d'effroi devant quelque chose vis-à-vis de laquelle le psychisme reste fondamentalement en défaut. Freud parle «d'une lacune dans le psychisme»², voire d'un *Hiatus irrationalis*.

Voilà que s'impose une conclusion dès le début: ce noyau qui résiste à toute parole et qui génère l'angoisse ex-siste au symbolique et appartient par conséquent au Réel. Dès lors, Freud ne peut approcher ce noyau que de biais, c'est-à-dire par ses bords, notamment les formations de l'inconscient.

Fin 1895, il envoie la première élaboration de ses découvertes à Fliess: «L'hystérie présuppose nécessairement l'expérience d'un incident primaire teinté de déplaisir, c'est-à-dire de type passif. La naturelle passivité sexuelle de la femme explique sa plus grande susceptibilité à l'égard de l'hystérie»³. Dégageons dès à présent les axes principaux de cet énoncé.

Premièrement, hystérie et passivité. Freud maintiendra cette connexion jusqu'à la fin de son œuvre. En outre, il généralise cette étiologie dans le manuscrit cité ci-dessus, puisqu'il retrouve cette même passivité dans l'hystérie masculine comme dans la névrose obsessionnelle. Conclusion: chaque psychonévrose trouve son départ dans la défense contre cette passivité traumatisante.

Ensuite, passivité et féminité: «la naturelle passivité sexuelle de la femme». Freud se rend compte que quelque chose cloche dans cette expression, raison pour laquelle il essaiera maintes fois de la reformuler sans toutefois parvenir à un résultat qui lui convienne. Aussi ne maintiendra-t-il qu'une et unique chose, notamment que, indépendamment du sexe, toute névrose trouve son point de départ dans une expérience sexuelle traumatique, vécue sur un mode passif. Le psychisme étant sur ce point, pour ainsi dire, troué, celui-ci ne peut que produire de l'angoisse. Ce traumatisme, c'est le manque dans l'Autre; c'est le Réel en tant qu'exclu du Symbolique.

Qu'en est-il dès lors de cet élément non dénué d'importance à l'intérieur de la première théorie freudienne, à savoir ladite séduction par le père? On la retrouve d'une manière assez particulière, et qui plus est, associée avec l'idée de la passivité. Dans ses *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Freud parle déjà lui-même de deux formes de jouissance qui coïncident avec nos deux polarités actif-passif. Le versant passif réfère à ce que l'enfant subit du côté de la mère. Réduisant l'enfant au statut d'objet passif de sa jouissance, c'est la

mère qui j
position p
discrènera
active dar
«sucer acti
sants esse
des pulsion

Vingt a
vient pour
de l'Édipe
serait-ce q
tire une j
p. 531; *Di*
fonction d
qui fonction
ternelle n'
sive.

Finalen
sa propre
termes de
parle-t-il c
complexe c
le sexe: en
l'homme. I
tinuer sa le
ral qui s'ex
du, c'est la
refus de la
cette part
peu plus le
peut évide
cette gran
balayer ces
anti-fémini
signifiant c
fois, assez
passivité e

En y ré
L'idée que
doit lutter
répandue
anglo-saxo

mère qui jouit de son enfant. Or, l'enfant, lui, veut se dégager de cette position passive et passer du côté actif, c'est-à-dire phallique. Freud discernera d'abord ce passage de la position passive à la position active dans une modification sur le plan oral: être allaité devient «sucrer activement», pour enfin le généraliser et en faire les deux versants essentiels de la pulsion dans son article sur *Pulsions et destins des pulsions*: sucer/être sucé, regarder/être regardé, etc.

Vingt ans plus tard, quand Freud élabore l'Œdipe féminin, il y revient pour carrément renverser sa première position. En effet, l'étude de l'Œdipe féminin lui révèle que c'est la mère qui séduit l'enfant, ne serait-ce que par ses soins corporels, et que c'est elle, la mère, qui en tire une jouissance (*Über die weibliche Sexualität*, 1931b, GW XIV, p. 531; *Die Weiblichkeit*, 1933a, p. 128-129)⁴. Ainsi, l'enfant fait-il fonction de bouche-trou. Il colmate le manque de l'Autre, et c'est cela qui fonctionne en tant que trauma pour chaque sujet. La séduction paternelle n'en est qu'une élaboration fantasmatique et, en plus, défensive.

Finalement, Freud se heurtera à ce manque, ou plus précisément à sa propre interprétation de ce manque, qu'il considéra toujours en termes de castration. Ainsi, dans son *Analyse avec fin et sans fin*, parle-t-il du fameux roc biologique qu'il pense trouver au-delà du complexe de castration, avec ses deux expressions qui diffèrent selon le sexe: envie du pénis chez la femme, angoisse de castration chez l'homme. Normalement, on s'arrête là, mais il vaut la peine de continuer sa lecture (GW XVI, p. 96-99). Freud parle d'un principe général qui s'exprime différemment selon le sexe. Ce principe, bien entendu, c'est la castration, mais, dit Freud, et je cite: «Je pense que "le refus de la féminité" aurait été dès le début la description exacte de cette part si remarquable de l'âme humaine»⁵ (GW XVI, p. 97). Un peu plus loin dans le texte, il conclut que «le refus de la féminité ne peut évidemment rien être d'autre qu'un fait biologique, une part de cette grande énigme de la sexualité»⁶ (*ibid.*, p. 99). Au lieu de balayer ces idées comme étant totalement obsolètes et grossièrement anti-féministes, il s'agirait plutôt de se poser la question de ce que ce signifiant de «féminité» signifie pour Freud. Le texte est, encore une fois, assez limpide à ce sujet: féminité équivaut à passivité; mieux: passivité envers un Autre.

En y réfléchissant, cette théorie n'est pas tellement surprenante. L'idée que l'enfant doit se libérer de la symbiose avec la mère, qu'il doit lutter pour son autonomie, cette idée a été largement reprise et répandue par ce que j'appellerais la psychologie psychanalytique anglo-saxonne. Par contre, la théorie lacanienne, du moins telle que je

l'interprète, nous emmène-t-elle plus loin que cette «two bodies-psychology».

LACAN: CAUSALITÉ ET MANQUE RÉEL VERSUS DÉTERMINISME ET MANQUE SYMBOLIQUE

Cette partie de la théorie lacanienne se trouve dans ce que je considère comme le deuxième Lacan, celui du réel et de la jouissance. Avec le premier Lacan, tout est censé tomber sous la détermination du signifiant, c'est-à-dire du symbolique. Cette surdétermination entraîne aussi bien la possibilité de la prédiction que celle de l'analyse. Vous vous souvenez des mots-clefs: parole vide, parole pleine, la réalisation symbolique, etc. Or, dans le premier chapitre du séminaire onze, Lacan introduit l'idée de cause comme ce qui est extérieur à ce déterminisme de l'ordre symbolique. A la limite, cette cause est à considérer comme in-déterminée, non soumise et même en opposition avec cette loi. Plus avant dans le séminaire, cette indétermination sera comprise comme le réel traumatique, c'est-à-dire la partie de la pulsion qui est réfractaire à la symbolisation et traumatise le sujet, et ceci avant toute intervention de l'Autre ou d'un autre. Focalisant sur l'identification avec la partie réelle du sinthome, cette théorie du dernier Lacan aboutira à une nouvelle conception de la finalité de la cure.

Dans cette nouvelle théorie, le corps prendra une place tout à fait différente. En tant que cause, il oblige à un «réel qui se dérobe», le Réel qui se situe au-delà de l'automaton du Symbolique et qui résiste à son assimilation. Dans ce sens, l'idée de cause entraîne l'idée d'un échec, d'un ratage, de quelque chose qui a été manqué, laissant, par là, la place à autre chose. C'est ici que je retrouve le trou fondamental, le noyau de l'inconscient de Freud. Pour Lacan, le corps opère par le biais de la pulsion comme cause pour l'inconscient.

Il est important de noter que cette nouvelle théorie sur la causalité n'est pas présentée de façon isolée, bien au contraire. Elle permet à Lacan de donner un nouveau statut à l'inconscient, statut qui est calqué sur ce qui se passe au niveau du sujet et de son corps. Ceci se laisse résumer par ce qu'il appelle le mouvement pulsatile de l'inconscient, l'ouverture et la fermeture de la fente (voir leçon 2 du séminaire XI) pendant laquelle quelque chose manque à se réaliser. D'où le statut pré-ontologique aussi bien du sujet que de l'inconscient: quelque chose rate sa matérialisation à jamais, tout le poids repose sur le mouvement d'ouverture et de fermeture. La finalité de la cure conçue comme la «réalisation symbolique» devient dès lors impossible. C'est l'analyse freudienne interminable.

Le Réel
Symbolique
naire. De
est-il ici
mier Lacan
sujet s'effo
de l'hysté
de castra

La noi
Réel du c
corps à p
En effet, l
un autre
chaîne sig
dire, c'est
la perte d
au mome
sexué. Af
Lacan cor
qui n'est
la vie éter

En pri
les organi
dans peu
duction c
purement
à leur esse
quant à en
térise cett
perte de l
accès éver
chip qui g
c'est ce qu

La rep
vie étern
automatiq
nous disti
nisme ess
situation
a reconnu
pulsion. R
telle, c'est
découpage

Le Réel opérant dès à présent de façon causale, le déterminisme du Symbolique ne vaut donc plus de façon absolue, à partir du XI^e séminaire. De quel réel s'agit-il précisément? Ou, encore: de quel manque est-il ici question? Auparavant, c'est-à-dire dans la théorie du premier Lacan, toute l'attention porte sur le manque de l'Autre auquel le sujet s'efforce de trouver une réponse. Marchant sur les pas de Freud et de l'hystérique, Lacan interprète initialement ce manque en termes de castration et de phallus.

La nouvelle théorie prend son départ lorsque Lacan introduit le Réel du corps comme cause. En réalité, il ne s'agit plus tellement du corps à partir de ce moment, mais plutôt de l'organe, de l'organisme. En effet, le 27 mai 1964, Lacan surprend son audience en introduisant un autre manque, une autre perte qui est antérieure au trou dans la chaîne signifiante entre la mère et l'enfant. Le moins qu'on puisse dire, c'est que ce manque est des plus fondamentaux puisqu'il concerne la perte de la vie éternelle. Cette perte se produit, paradoxalement, au moment de la conception, c'est-à-dire à la naissance de l'être sexué. Afin d'expliquer ce qui est, ultérieurement, incompréhensible, Lacan construit un mythe, notamment le «mythe de la lamelle», ce qui n'est rien d'autre que l'objet *a* à l'état pur. Cette idée de perte de la vie éternelle remonte à une donnée biologique.

En principe, les organismes se reproduisant de manière asexuée — les organismes monocellulaires, les bactéries, les virus, les prions et dans peu de temps, les clones — vivent éternellement car leur reproduction consiste en une réplication. Dans ces cas, la mort est donc purement accidentelle et non pas nécessaire. La mort étant inhérente à leur essence, les organismes se reproduisant de façon sexuée doivent, quant à eux, inéluctablement mourir. La division cellulaire qui caractérise cette forme de vie — la méiose — occasionne non seulement la perte de la moitié du matériel génétique mais exclut également tout accès éventuel à l'existence éternelle. Au bout d'un certain temps, le *chip* qui gouverne le processus est programmé pour s'auto-détruire: c'est ce qui s'appelle, dans la biologie actuelle, l'apoptose.

La reproduction asexuelle inclut, par principe, la possibilité de la vie éternelle. Par contre, la reproduction sexuelle, elle, implique automatiquement la mort de l'individu. C'est ce qui, au demeurant, nous distingue de l'amibe. D'une façon ou d'une autre, chaque organisme essaie d'échapper à cette perte et tâche de retourner à la situation d'avant l'introduction de la différenciation sexuelle. Freud a reconnu déjà cette tendance au retour comme caractéristique de la pulsion. Remarquons qu'ici nous parlons de la pulsion en tant que telle, c'est-à-dire avant toute détermination sociale du sexe et du découpage en pulsions partielles et donc phalliques.

Il est important de noter que la réaction à cette perte primordiale — l'élaboration défensive et la tentative de retourner à la situation primordiale — se passe sur la scène symbolico-imaginaire, qui est également la scène où se joue l'assomption du sexe. Bien entendu, le sexe se traduit en termes phalliques. Cette réaction implique donc que la réponse au premier manque — le manque réel — se situe au niveau du deuxième manque, le manque dans le symbolique. Ainsi, le manque fondamental au niveau de l'organisme est-il réinterprété comme un manque phallique dans la relation du sujet à l'Autre.

L'objet *a* est associé aux frontières du corps, les orifices par lesquels les pertes secondaires se produisent. Cette interprétation phallique de l'objet *a* implique également que le manque et la perte originaires seront maintenant introduits dans la relation entre l'homme et la femme, et ce par le biais de la relation entre la mère et l'enfant. Le complexe d'Œdipe freudien se laisse résumer ainsi. A partir de ce moment, la pulsion devient pulsion partielle et présente toujours un mélange de pulsion de vie et de pulsion de mort (Verhaeghe, 1999a et b)⁷.

INTERACTION CIRCULAIRE MAIS NON-RÉCIPROQUE: IL N'Y A PAS DE RAPPORT SEXUEL

Cette intrication de vie et de mort amène une interaction circulaire mais non-réciproque, comme disait Lacan. La perte au niveau du Réel transforme la vie en une tentative prolongée de retour à cette vie éternelle précédente. Cette structure nous laisse avec deux éléments, dont l'un sera toujours aspiré par l'autre, essayant de le rejoindre comme de s'en éloigner en même temps (cf. Freud: force d'attraction du noyau de l'inconscient). C'est le *Philia* et le *Neikos* dont Freud parle (*Analyse avec fin et analyse sans fin*, GW XVI, p. 92)⁸. Leur interaction est chaque fois jouée sur une scène différente, ce qui implique un non-rapport structural, parce que les deux bords ne se recouvrent pas. Ce que Lacan avait déjà noté dans son texte sur le stade du miroir: «Mais cette relation à la nature est [...] chez l'organisme en son sein par *Discorde primordiale*»⁹ (*Ecrits*, p. 96). Finalement, il reprendra cette discorde primordiale comme «le non-rapport sexuel».

La dernière scène est celle du sujet lui-même, c'est-à-dire qu'elle concerne l'avènement du sujet par l'aliénation et la séparation. Cependant la portée de cette théorisation va beaucoup plus loin. Je la résumerai de la façon suivante.

Premièrement, nous avons l'avènement du vivant au moment de la naissance. L'avènement des formes de vie qui sont différenciées sexuellement implique la perte de la vie éternelle. C'est ce que Lacan

appelle
éternel
traction
partio
celle qu
rappor
biais d
échec, l
de vie :

Deu
nation
acquie
unifiée
l'accor
imposé
de son
en tant
solution

Troi
l'Autre
veut di
aura sé
structu
saireme
tinu. Et
mer sa

Don
mise-er
précède
structur
fameux
attire, l
passivit
ou d'ét
d'activi
part le
rejoind
silence.
réalité à
son pro
qui, ain

Cette
entre le

appelle l'objet *a* comme pure perte de l'instinct de vie. Cette vie éternelle, la Zoë des Grecs classiques, fonctionnera comme pôle d'attraction pour le vivant, le bios individuel. Le prix à payer est la disparition de la vie individuelle, ce qui explique l'autre tendance, celle qui prend ses distances. La soi-disant solution entraîne un non-rapport structural, puisque le bios tente de rejoindre la Zoë par le biais de la reproduction sexuée, ce qui implique nécessairement un échec, renforçant par là la perte originelle. Pulsions de mort et pulsions de vie seront à jamais intriquées.

Deuxièmement, nous avons l'avènement du Je, c'est-à-dire l'aliénation primaire dont rend compte le stade de miroir. Le vivant acquiert une maîtrise première, une première identité grâce à l'image unifiée de son corps et du signifiant-maître, c'est-à-dire le «Je», qui l'accompagne. Bien entendu, cette image lui vient du dehors, lui est imposée par l'Autre. Le «Je» ne cessera d'essayer de rejoindre l'être de son corps, mais le prix à payer sera à nouveau la disparition du Je en tant que tel, d'où la fuite dans l'autre direction. Finalement, la solution ne lui procurera que le corps de l'Autre.

Troisièmement, l'avènement du sujet. Le sujet veut rejoindre l'Autre, le S_1 sans faille. S'il y réussit, l'aliénation sera totale. Cela veut dire qu'il disparaît en tant que sujet. Si, par contre, il recule, il y aura séparation. A nouveau, la solution entraîne un non-rapport structural, car la tentative du sujet de rejoindre l'Autre passe nécessairement par le signifiant, donc par un processus d'aliénation continu. En effet, à filer la chaîne signifiante, le sujet ne fait que confirmer sa propre division.

Donc, de ce point de vue, le sujet monte sur la scène comme dernière mise-en-acte de cette structure, englobant en même temps celles qui la précèdent. Chacun de ces trois niveaux implique une inégalité de structure entre deux pôles et comporte un choix forcé, notamment le fameux «vel» de l'aliénation. L'un des deux pôles est le pôle actif qui attire, l'autre est le pôle passif qui résiste. Ces termes d'activité et de passivité ne peuvent pas être compris en termes d'actions frénétiques ou d'états d'immobilités. Car l'on doit parfois déployer beaucoup d'activité afin d'atteindre un état de passivité d'une part, et d'autre part le pôle actif peut attendre passivement que l'autre vienne le rejoindre — comme disait Freud, la pulsion de mort travaille en silence. Donc, cette opposition entre activité et passivité équivaut en réalité à l'inégalité de structure entre une totalité toujours perdue et son produit. Et le premier essai de se compléter en réintégrant l'autre qui, ainsi, est réduit à n'être qu'un objet passif.

Cette série d'avènements nous démontre que le clivage originel entre le psychisme et le réel de l'organisme sera répété à l'intérieur

du clivage entre le sujet et son corps symbolico-imaginaire, c'est-à-dire le corps masculin ou le corps féminin.

Si l'on poursuit cette pensée, on pourrait s'attendre à un quatrième avènement, par lequel le sujet et l'objet *a* seraient intégrés à l'intérieur d'un sexe particulier. Ce que fait l'Œdipe en interprétant la perte originaire en termes de castration. Or, la façon selon laquelle cela se passe — la façon œdipienne — installe, au niveau psychique, une différenciation générique qui, en dernier lieu, n'en est pas une puisque cette différenciation s'appuie sur la présence ou l'absence du phallus. Rétroactivement, elle détermine tous les avènements précédents, ce qui implique que chaque manque sera reformulé en termes phalliques. C'est ici que le corps sera construit, le corps que nous «avons», habillé d'une identité sexuelle. Ce qui nous importe ici, c'est que cette identité sexuelle est donc une construction secondaire. Le clivage originaire entre le sujet et l'organisme s'extériorise dans, et s'est élaboré à partir du binaire masculin-féminin.

Ainsi, le clivage entre le corps et l'Autre, entre l'être et le sens, est reproduit dans le clivage entre la femme et l'homme. De plus, cette répétition comporte le même effet: quel que soit l'effort du sujet pour rejoindre son corps à partir de l'Autre du langage, il ne peut jamais y arriver, puisque le clivage est précisément tributaire de cet Autre du langage. Quel que soit l'effort de l'homme pour rejoindre la femme, le but ne sera jamais atteint, parce que le clivage est précisément installé par le signifiant du phallus. Le non-rapport entre le sujet et la pulsion se retrouve dans le non-rapport entre un homme et une femme.

AU-DELA DU SEXE: LA JOUISSANCE

Au-delà de cette structure homologue qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, afin d'opérer un retour toujours impossible, nous rencontrons l'au-delà du principe de plaisir freudien, qui est en même temps un au-delà du sexe: à savoir, la jouissance.

En effet, simultanément au développement de la théorie sur le déterminisme et la causalité, Lacan élabore le concept de la jouissance. Celle-ci était déjà amorcée auparavant, mais à partir du séminaire XI, cette jouissance prendra une nouvelle place: de plus en plus, Lacan assigne cette autre jouissance à l'instance du corps, c'est-à-dire au corps en tant qu'organisme. Il m'est impossible d'élaborer ici cette évolution dans l'œuvre de Lacan, je me limiterai à accentuer un point essentiel.

Dans la lecture que j'en ai faite, cette dichotomie entre jouissance phallique et jouissance du corps ne recouvre pas le binaire homme-femme (ce qu'on aurait pu croire à un moment donné, celui du sémi-

l'opposition rêvée et recherchée entre l'homme et la femme — entre le phallus et le corps — il s'agit plutôt de l'opposition entre la passivité et l'activité, qui s'exprime fondamentalement dans la relation entre le sujet et la pulsion, c'est-à-dire, le réel de son corps. Dans cette jouissance, le sujet n'est que le substrat passif, livré à une activité qui le surpasse et dépasse son entendement. Il y a là un traumatisme basal qui surclasse et précède le trauma individuel. Si nous voulons élaborer une nouvelle théorie sur le sexe, ce sera cette opposition qui devra, à mon avis, servir de départ.

¹Freud (S.), *Etudes sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1956, p. 232-235.

²Freud (S.), *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p. 137.

³*Ibid.*, p. 136.

⁴Freud (S.), «De la sexualité féminine», *OCF XIX*, Paris, PUF, 1995, p. 22; et «La féminité», *OCF XIX*, Paris, PUF, 1995, p. 203-204.

⁵Freud (S.), «L'analyse avec fin et l'analyse sans fin», in *Résultats, idées, problèmes*, p. 266.

⁶*Ibid.*, p. 268.

⁷Verhaege (P.) (1999a), «Subject and body. Lacan's Struggle with the Real», in *The Letter. Lacanian Perspectives on Psychoanalysis*, automne 1999, n° 17, p. 79-119.

⁸Freud (S.) (1937), «Analyse avec fin et analyse sans fin», in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 261.

⁹Lacan (J.), *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 96.